



**BAR**  
GRILL

JAMES  
**CRUMLEY**

FAUSSE  
PISTE

Gallmeister





JAMES CRUMLEY est né à Three Rivers au Texas en 1939. Au milieu des années 1960, il part vivre et enseigner dans le Montana, un État qu'il ne quittera plus. Peu après son arrivée à Missoula, en 1969, il écrit son premier roman, *Un pour marquer la cadence*, avec pour toile de fond la guerre du Vietnam. En 1975, il écrit *Fausse piste*, premier roman d'une saga mettant en scène Milo Milodragovitch, un privé mélancolique survivant de la guerre de Corée. James Crumley est aujourd'hui considéré par ses pairs comme un des plus grands auteurs de polar. Il décède en 2008.

## Fausse piste

Romancier de la chute, de la désillusion, Crumley apprivoise la nostalgie pour la teinter à sa guise d'humour noir et de grivoiserie.

LE MONDE DES LIVRES

On redécouvre avec plaisir la musique mélancolique de Crumley, sa renversante propension à l'empathie, sa voix militante aussi.

LIRE

Immense écrivain trop méconnu, l'homme du Montana est enfin réédité chez Gallmeister.

L'EXPRESS

Une invitation à (re)plonger dans l'œuvre intense, puissante et très sombre d'un grand romancier américain [qui a] bousculé le genre.

TÉLÉRAMA

Son style, son humour et son désespoir brillent plus que jamais dans ce premier polar, impeccablement traduit, mettant en scène le mythique privé Milodragovitch. On attend la suite avec impatience.

LE FIGARO MAGAZINE

Un style époustoufflant, une écriture haletante qui tient de la course-poursuite au bord des précipices.

LIBÉRATION

Un Raymond Chandler en version destroy, et bien plus poétique encore.

L'OBS

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Danse de l'ours*, Gallmeister, 2018

*Le Dernier Baiser*, Gallmeister, 2017

James Crumley

FAUSSE  
PISTE

Roman

Traduit de l'américain  
par Jacques Mailhos

Préface  
de Caryl Férey

TOTEM n°118

Titre original: *The Wrong Case*

Copyright © 1975 by James Crumley

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2016, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la présente édition

pdf-ISBN 978-2-404-00962-9

ISSN 2105-4681

Illustration de la couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*Pour Peggy*

*et avec des remerciements particuliers  
à Lee Nye pour m'avoir prêté ses visages,  
et à Gil et Jean Findlay pour m'avoir hébergé*

Ne couchez jamais avec une femme  
qui a plus de problèmes que vous.

LEW ARCHER



## Préface

IL y a des gens qui se noient dans un verre d'eau, d'autres dans des litres de téquila frappée à la Benzédrine, quelque part entre la frontière mexicaine et le Texas, ou l'inverse, ce qui dans l'esprit ne change pas grand-chose. Les héros de James Crumley sont comme nous promis à un avenir incertain, ou alors il faut rudement se mentir et commencer à croire qu'on est là pour une raison divine, existentielle ou je ne sais quoi de métaphysique. La bonne blague. Quand vous avez le canon d'un Colt dans les reins et les reins bousillés à force de drainer tous les soudards qui errent en vous sur des pistes poussiéreuses et mal famées, vous ne demandez pas la taille d'Allah ou la date de péremption du Petit Jésus à votre maman : vous vous démerdez avec les moyens du bord. C'est souvent insuffisant, ce qui évite d'être suffisant, mais on s'en sort, comme dans la vie, bizarrement.

Dans ce grand foutoir plein de bruit et de fureur, gémir n'est pas de mise. Une question de politesse envers les traîne-savates croisés sur les bords de route, *peones* indiens, alcooliques soliloques, divorcés du corps social ou d'une femme fatalement pas pour vous, une question de tendresse en somme. Elle effleure chaque nuage bleu du ciel quand le Montana s'est mis au vert, glisse sur les galets fondants de chaque rivière, impondérable, nécessaire. On n'écrit pas avec sa cervelle, ça tache. Ne jamais oublier la balle qui nous attend tout au bout du chemin, quand il faudra bien passer l'arme à gauche. Vous direz, c'est toujours mieux qu'à droite – il faut voir le nombre de peigne-culs plus ou moins bénis qui foisonnent là, rédempteurs assermentés, prêcheurs sur gages, mafieux spéculatifs spécialisés dans la mort à crédit, shérifs

sans grâce arabe, bouseux ordinaires élevés au McDonald Trump, j'en passe. Crumley écrit avec un coyote écrasé au milieu du désert dans le cœur, la mort aux dents et sans retenir les chevaux. Ils se barrent dans tous les sens, indomptés, jamais en retard d'une sauvagerie bien sentie, comme pour nous rappeler que l'écurie est à l'Homme ce que le chien est pour le loup, rien que du domestique. Merci bien. En Amérique, on ne rencontre que des gens en fuite. C'est du moins ceux qui donnent le ton d'un pays qui, à force d'être hors norme, a inventé le XXL.

Des personnages donc, Milodragovitch, Sughrue, même leurs noms sonnent comme le tocsin sous la pluie; l'orage n'est jamais loin et ça tombe bien. Ça tombe même fort sur leur trogne, qu'elle soit tannée de soleil, rodée à l'ombre ou mal fichue, des coups comme s'ils s'étaient tous donné rendez-vous là, au même endroit au même moment, pour vous apprendre à la ramener, et puis une cuite mémorable et on oublie. Survivre est un art qui se consomme sans modération. Il faut savoir ce que l'on veut. Finir le plus riche du cimetière ou dérrouiller sans compter, une femme au bras qui, avec un peu de chance, vous aimera.

Crumley n'a pas d'illusions, de promesses de lendemains enchanteurs: il suffit de se baisser pour ramasser le présent, pieds nus dans l'herbe ou perché sur quelque rocher au gré du torrent, et goûter le bon air de la vie qui pulse dans nos veines, sûr que la cupidité est un ténia – "une merde difficile à chier". Une forme de désinvolture qu'on ne trouve décidément pas chez les gens sérieux – ou qui se prennent comme tels.

James Crumley est un libertaire sans discours, plus porté sur la bière et la défonce que sur la morale ambiante, ce qui ne le dispense pas d'un panache sang pour sang US – *born to run*.

Caryl Férey

LE droit est un univers mystérieux. Tout comme les changements suscités par les hommes et le temps. Pendant près de quatre-vingts ans, la seule façon d'obtenir un divorce dans notre État était de faire condamner votre conjoint pour un délit grave ou de le prendre en flagrant délit d'adultère. La violence physique ne comptait même pas, pas plus que la folie. Et, pendant les dix premières années qui suivirent ma démission de mon poste dans la police du comté, j'ai bien gagné ma vie sur le dos de ce droit matrimonial archaïque. Puis, dans une frénésie d'activité à la clôture d'une session parlementaire extraordinaire, le législateur m'a mis au chômage en civilisant les lois relatives au divorce. Nous avons désormais le divorce par consentement mutuel. Les partisans et les opposants de cette évolution furent pareillement choqués par la soudaineté de l'action du législateur, mais pas aussi choqués que moi. J'ai passé les deux jours suivants à broyer du noir dans mon bureau, à me saouler en admirant la vue, à évaluer les perspectives que m'offrait mon avenir brutalement assombri. La vue était sensiblement plus belle que mes perspectives.

Mon bureau se trouve au quatrième étage du Milodragovitch Building. J'ai hérité cette tour de mon grand-père, mais l'essentiel des bénéfices part engraisser une société de gestion, ma première ex-femme et le patrimoine de ma seconde ex-femme. Il ne me reste qu'un loyer bon marché et une vue magnifique. Du moins les jours où le vent d'est ne nous inflige pas les effluves de l'usine de pâte à papier, et où aucune couche d'inversion ne couvre la Vallée de Meriwether comme un bouchon scellé sur un événement de soufre. Depuis les fenêtres nord, ma vue porte jusqu'aux 1 200 hectares

d'exploitation forestière que mon grand-père m'a également légués, tout en haut de la vallée de la Hell-Roaring, au pied de la chaîne Diablo. Et depuis les fenêtres ouest, si je fais abstraction de la frange occidentale de Meriwether, la vallée s'évase comme un riche tapis vert courant entre d'abruptes falaises rocheuses. Au nord de la Vallée, le mont Sheba se dresse majestueusement, avec ses neiges éternelles, aussi blanc et conique que la poitrine d'une jeune femme, une femme conçue dans les rêves fatigués d'un orpailleur crasseux, rêves que seuls l'or ou l'argent peuvent acheter.

Contrairement à mes perspectives, la vue valait que je lui porte un toast, ce que je fis. Comme je soupçonnais que les ruptures conjugales allaient se passer de mes compétences professionnelles, mes perspectives étaient aussi diverses que peu engageantes. Je pourrais consacrer tout mon temps aux saisies, à reprendre les voitures usagées et les appareils électroménagers bon marché si suavement promis par la vie à crédit, à pourchasser les mauvais payeurs comme un chien de meute au service de l'enfer de la responsabilité financière. Je le pourrais, mais je savais que je ne le ferais pas. Pas plus que je ne pouvais vivre avec les quarante-sept dollars et quelques petites poussières de pièces qu'il me restait après paiement des traites de mon bureau. Pas plus que je ne pouvais raser ma forêt. Pas plus que je ne pouvais convaincre les curateurs du patrimoine de mon père de lâcher quoi que ce soit de sa fortune avant mon cinquante-troisième anniversaire. Ce que je pouvais faire, au moins, c'était me servir un nouveau verre – me servir un nouveau verre et poser un nouvel œil sur mon environnement immédiat en quête d'actifs cachés.

Héritage de l'époque où mon grand-père était banquier, le grand coffre-fort à l'ancienne dans le coin ne contenait rien, à part deux mille dollars d'argent fou gagné au noir. Les trois armoires de rangement étaient pleines des résidus de mariages démolis, sans aucune valeur même pour les pauvres gens dont la vie s'y trouvait archivée. Le portrait de mon arrière-grand-père était signé de la main d'un peintre et ivrogne de

l'Ouest assez célèbre, et il pourrait peut-être valoir quelque chose, mais ce n'était pas très joli d'envisager de vendre mon arrière-grand-père. Je devrais d'abord vendre mon bois, c'est sûr. Ou le vieux secrétaire et le tapis persan, qui avaient l'air suffisamment miteux pour passer pour des antiquités, balafrés de brûlures de cigarettes, maculés des rognures de chagrin et de colère qui s'étaient écroulées des innombrables maris et femmes venus trembler dans mon bureau. Vieillesse et tristesse : tels étaient mes seuls avoirs, mes plus grands biens.

Mais comme la plupart des gens qui boivent trop, j'avais passé une grande partie de ma vie à examiner mon avenir lamentable, et cela avait cessé de m'amuser. Alors je bus un autre coup et marchai jusqu'aux fenêtres nord pour regarder d'en haut l'heureuse population active de Meriwether. Nous, les Milodragovitch, avions jadis été des gros bonnets de cette ville, mais maintenant la seule manière dont je pouvais observer qui que ce fût de haut était de monter dans mon bureau et de regarder par la fenêtre vers le bas. L'heure du déjeuner s'achevait ; les gens s'activaient à leurs occupations, se dépêchaient de regagner leur bureau ou leur magasin au volant de leurs voitures climatisées, même si l'atmosphère était plus printanière qu'estivale. Je n'avais jamais possédé de voiture climatisée, alors je pouvais me permettre d'être vaguement moqueur. Du moins jusqu'au mois d'août.

Juste en dessous de moi, une femme aux cheveux gris parée des atours de l'élégance moderne sortit par la porte latérale de la banque qui occupait le rez-de-chaussée de mon immeuble, et alors qu'elle trifouillait dans son sac à main ouvert un gamin aux cheveux longs le lui arracha des mains et s'enfuit maladroitement vers l'autre côté de la rue, moulinant frénétiquement des jambes et des coudes comme un oiseau lourd espérant s'envoler. Il évita les voitures qui filaient sur Main Street en direction de l'est, prit de la vitesse, mais heurta le flanc d'une auto qui ralentissait pour tourner à droite dans Dottle. Projeté en arrière, il se retourna en souriant béatement comme un type qui

viendrait de s'envoyer son ultime shoot de came, puis il mit un pied sur la voie des véhicules fonçant vers l'ouest. La voiture qui le renversa roula tout droit à travers lui, comme un puissant direct à l'abdomen, sans que les mâchoires de frein esquissent le moindre mouvement en direction des tambours. Le jeune type roula sur le capot, et le sac à main de la vieille dame s'envola dans les airs. Alors que le contenu du sac s'éparpillait en vol, le type retomba du capot au beau milieu du carrefour. Une autre vieille dame, qui d'évidence n'avait rien vu de tout ça, manœuvrait sa gigantesque berline pour tourner illégalement à gauche vers Dottle. Elle écrasa le gamin sous ses deux roues de droite. Il roula sous le bas de caisse, puis se coinça contre le pare-chocs arrière, et elle le traîna sur un demi-bloc avant de parvenir à s'immobiliser.

Je n'avais jamais suspecté que le vol à la tire fût une activité criminelle à ce point périlleuse, et je me demandai de quoi le gamin pouvait avoir si cruellement besoin pour se lancer dans la petite délinquance. Les rues de Meriwether étaient relativement sûres, peut-être parce que nous vivions encore sous l'emprise d'une sorte de vision Far West de la justice : on tire d'abord, et on s'excuse ensuite auprès des survivants. Quoique ce jeune type ait eu en tête, il était désormais clairement mort, ratatiné sous l'arrière de la voiture comme une charogne d'animal écrasé au bout d'une large traînée de sang. La vieille femme qui s'était fait voler son sac errait sur le carrefour, à ramasser les débris de ses biens en vérifiant soigneusement l'état de chacun d'entre eux. L'homme qui avait renversé le jeune type faisait le tour de sa voiture pour voir si elle avait souffert. Plus haut dans la rue, l'autre femme sortait de son véhicule en se faisant aider comme une handicapée.

C'était un très beau jour d'été, l'air était frais et sans pollution, et en dessous de moi les mouches se débattaient dans leur poisse de violence. Mais dès que la première sirène fendit l'air, elles se libérèrent et se remirent vite à leurs occupations. À l'exception du jeune type, écrabouillé, immobile, et d'une femme qui se tenait de l'autre côté de la rue par rapport à

mon immeuble. Elle serrait son propre sac à main rose contre sa bouche ouverte comme s'il s'agissait d'un message secret qu'elle devait dévorer avant de risquer de le divulguer. D'où je me trouvais, elle avait l'air mignonne. Belles jambes, corps svelte. Cheveux roux flamboyants au-dessus d'une robe rose. Le genre de femme qui se tient à bonne distance des bars et des personnes comme moi.

Lorsque le feu passa au rouge, elle descendit du trottoir en titubant légèrement, brisant ainsi le sortilège. Je me remis à mon bureau, bus un nouveau whiskey, et ouvris un yaourt aux myrtilles. Je surveille ma ligne. Je ne voudrais pas passer pour un ivrogne.

Je mangeai en me concentrant sur les petites décisions, laissant la question de mon avenir se débrouiller toute seule. Je savais que si je prenais un autre verre je finirais probablement par me saouler plutôt que d'aller à l'université jouer au handball avec mon ami Dick Diamond, mais je tapai tout de même une nouvelle fois ma bouteille juste pour prouver que je pouvais gérer ça. Boire le verre, lutter contre l'ivresse, et jouer au handball malgré tout. C'était le plan. Mais quelqu'un frappa timidement à la porte de mon bureau. Les détectives privés ont sans cesse des gens qui frappent timidement à la porte de leur bureau, alors je m'abstins de me lever en sursaut pour passer à l'action. Dans le bon vieux temps où j'avais encore du travail, j'aurais caché la bouteille et le yaourt à moitié entamé, j'aurais enfilé mes chaussures, et je serais allé ouvrir la porte en donnant l'impression de savoir ce que je faisais. Mais pas ce jour-là. Je ne touchai à rien, et ne répondis même pas avant que les petits coups timides reprennent.

— Allez-vous-en, dis-je.

Mais pas assez fort.

La dame en robe rose ouvrit la porte et passa la tête pour regarder à l'intérieur comme un gamin qui espère que le dentiste n'est pas encore rentré de sa pause déjeuner. Mais lorsqu'elle fit un pas dans le bureau, je vis qu'elle n'avait rien d'une gamine. Trente-cinq ans de beauté bien conservée,

peut-être, entretenue non pas à force de travail mais à force de ménagement. Et elle l'avait assez joliment ménagée. Corps mince et ferme sous la robe de laine rose. Denses cheveux roux coiffés en chignon dégageant un visage piqué de belles taches de rousseur. Yeux légèrement myopes nimbés de ce halo flou que créent les lentilles de contact. Lèvres parées à contrecœur d'une couleur presque assortie aux taches de rousseur, semblant mobiles et généreuses malgré la façon guindée qu'elle avait de les pincer.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix douce en restant sur le seuil, comme si elle n'avait pas réussi à satisfaire à mes critères de choix.

Je décidai que le rouge à lèvres, qui aurait été du plus mauvais effet sur n'importe quelle autre femme, lui donnait juste la touche qui convenait, comme si elle était encore suffisamment jeune pour faire preuve d'une certaine fantaisie esthétique, choisissant cette couleur parce qu'elle lui plaisait, pas parce qu'elle allait bien avec son visage.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, comme si c'était le mot de passe.

— Moi aussi. Le cabinet du dentiste est à quatre portes d'ici. Nous avons le même nom parce que nous sommes cousins. Je suis célèbre, mais lui, il est riche.

— Oh, mais je... Je ne cherche pas le cabinet du dentiste, dit-elle, troublée, avant de lever une nouvelle fois son sac à main rose, qu'elle semblait avoir acheté dans le même lot que les mocassins d'été qu'elle portait, devant sa bouche.

— Mais ce n'est sûrement pas moi que vous cherchez, dis-je. Vous ne lisez pas les journaux? On ne divorce plus pour faute, dans cet État. On met fin aux mariages, c'est tout. Vous pouvez le faire toute seule. Pour trente-quatre dollars cinquante. Moi, je prends cent par jour, plus les frais. Trois jours minimum.

— Je viens de la campagne, dit-elle, comme si ça expliquait tout. Et je ne suis pas mariée.

— C'est chouette.



— Quoi ?

— Que vous ne soyez pas mariée. Les mariages, c'est parfois compliqué. Et cher. J'étais payé pour le savoir.

— Je suis désolée, dit-elle une nouvelle fois. Vous permettez que je m'assoie ? Je viens d'être témoin d'un horrible accident. Dans la rue. Un pauvre jeune homme s'est fait renverser par une voiture. Puis écraser. C'était affreux. Je suis un peu sous le choc.

— Je vous en prie, dis-je en me levant et en regrettant de ne pas avoir enfilé mes chaussures. Asseyez-vous.

Elle referma doucement la porte, et marcha jusqu'au fauteuil que je tirai pour elle. Elle m'écrasa le pied, puis faillit renverser le fauteuil en y prenant place.

— Je suis désolée.

— Ce n'est rien, dis-je en allant me réfugier derrière mon bureau. (Je glissai mes pieds dans mes chaussures et m'assis.) Bien. Que puis-je faire pour vous ?

— Je vous ai interrompu en plein déjeuner, pas vrai ?

— Ce n'est rien.

— Je vous en prie, mangez. J'attendrai.

Plutôt que de discuter avec elle, j'avalai une cuillerée de yaourt, puis je sortis mon calepin et lui demandai de nouveau ce que je pouvais faire pour elle.

— Eh bien, c'est un vieil ami à moi qui m'a conseillé de venir vous voir. Il m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— De qui s'agit-il ? demandai-je en m'abstenant de lui dire qu'elle n'avait pas l'air d'être le genre de femme qui avait besoin du genre d'aide que je pouvais offrir.

— Je préfère ne pas vous le dire, si ça ne vous embête pas.

— Pourquoi cela m'embêterait-il ?

— Je n'en sais rien, dit-elle en prenant ma question aussi littéralement qu'un enfant.

— On n'avance pas beaucoup, dites-moi.

— Non, j'imagine que non, dit-elle.

— Essayons de commencer par les questions faciles, d'accord ?

— Je suis désolée. Je vis une période difficile. Et quand j'ai vu ce jeune homme... mourir, j'ai failli m'effondrer. Je suis désolée. Vous voulez bien me supporter encore un moment ?

— Je vous en prie. Prenez votre temps. Vous voulez boire quelque chose ?

Elle fit très vite non de la tête, en grimaçant comme si elle avait un mauvais goût au fond de la bouche. Des mèches de ses cheveux roux soigneusement tirés en arrière se libérèrent pour dériver devant son visage. Elle les remit en place, soupira, puis changea d'avis.

— Oui, en fait, oui. Ça me fera peut-être du bien. Et on est bien l'après-midi, pas vrai ? Vous croyez que vous pourriez me faire un whiskey sour ? demanda-t-elle timidement avant de se laisser aller contre le dossier de son fauteuil, secouer sa robe pour lui redonner un peu de volume, puis poser sur moi un regard plein d'espoir, comme si j'étais son barman préféré.

Elle me regardait sans dire un mot, avec un sourire si doux que je compris que je pourrais parcourir la terre entière en quête de son whiskey sour.

On m'avait déjà fait des demandes bizarres dans mon bureau. Des maris m'avaient demandé de m'infliger certains sévices obscènes après avoir découvert que leur femme était exactement la traînée qu'ils la soupçonnaient d'être. Ou bien en prenant connaissance du prix exorbitant de mes services. Et les épouses m'avaient elles aussi adressé leur part de requêtes indécentes. En général, c'était à propos de mes tarifs. Elles essayaient de marchander, et elles se mettaient parfois en colère quand elles comprenaient que j'étais prêt à le faire, mais jamais à la baisse. Les femmes meurtries et en colère exprimaient parfois des idées sacrément étranges dans mon bureau. Mais aucune ne m'avait encore demandé de lui préparer un whiskey sour.

— OK, dis-je, et un whiskey sour, un !

Elle sourit et croisa les jambes, réussissant d'un seul et même mouvement à donner un coup de pied dans mon bureau et dévoiler une cuisse ferme.

J'appelai le Mahoney's, qui se trouve à quarante petits pas au sud de mon bureau, et dis à Leo de me concocter deux whiskeys sours dans des gobelets à emporter et d'envoyer Simon me les livrer. Leo grogna un peu, marmonna quelques mots au sujet des cocktails de dandy et de mon ardoise de plus en plus conséquente, mais finit par dire qu'il essaierait de se rappeler comment on fait le whiskey sour. Le Mahoney's est un bar à ivrognes, et quiconque commande quoi que ce soit de plus sophistiqué que du soda avec son whiskey ne peut être qu'une lopette ou un étranger.

— Les cocktails sont en route, dis-je une fois que Leo m'eut raccroché au nez.

— C'est légal? demanda-t-elle d'un air soucieux.

— Bien sûr. Ici, c'est le Far West dans toute sa grande noblesse. L'endroit où les hommes sont venus pour échapper aux lois. Presque tout est légal, dans cet État. Et bien des choses qui ne le sont pas se font quand même, sans égard pour ce que dit le droit. Vous pouvez commander dix whiskey sours dans des gobelets à emporter, puis prendre le volant et sillonner les autoroutes à la vitesse qui vous chante tant que vous la jugez raisonnable et adaptée. Vous pouvez assassiner votre épouse et son amant dans un accès de rage, si possible passionnelle, et la peine maximale que vous encourez n'est que de cinq ans, bien souvent avec sursis, qui plus est. Tout cela est légal. Si vous préférez les jeux d'argent ou bien la drogue, qui sont tous deux encore illégaux, vous trouverez toutes les tables de jeu et les machines à sous que vous voudrez à moins de trois blocs de mon bureau, et vous pourrez acheter toutes les drogues que vous souhaiterez, en dehors de l'héroïne, juste au coin de la rue.

— D'accord, dit-elle. J'arrête de m'inquiéter. Je vous en prie, finissez votre repas.

Pendant que je terminais mon fond de yaourt, elle faisait de gros efforts pour rester tranquillement assise et ne pas avoir l'air inquiet. Elle tenait ses mains fermement serrées sur son petit sac à main pressé entre ses cuisses, mais ses doigts

n'arrêtaient pas de triturer les petits lambeaux de cuticules de ses pouces. De près, elle paraissait plus enfantine. Elle était frétilante et nerveuse comme une adolescente à son premier rendez-vous amoureux. Et écervelée, et gauche. Le genre de femme qui aurait ensuite besoin d'aide pour retrouver ses vêtements, le genre de femme qui perdrait des choses – des gants, des lunettes, des épingles à cheveux et des rubans – puis paraderait en tous sens dans la chambre, un sourire faussement pudique aux lèvres, en les cherchant dans les mauvais endroits. Je me dis que ça pourrait me plaire. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de relation avec une femme capable de paraître innocente et vulnérable. Non que je n'aime point les femmes fortes et autonomes, mais la plupart des femmes que je connaissais étaient si rudes qu'elles pouvaient tailler des silex bifaces en se servant de leur cœur comme percuteur. Je décidai que cette femme me plaisait. Peut-être plus qu'elle ne le devrait en si peu de temps. Quel que fût son problème, j'avais bien l'intention de la consoler assidûment jusqu'à ce qu'elle découvre que je ne pouvais pas faire grand-chose pour l'aider. Deux verres dans le bureau à parler de son affaire, dîner avancé au Riverfront, martinis pour patienter, digestifs pour finir en regardant la rivière se fondre dans le soleil couchant, puis on irait chez moi, dans ma petite maison de bois près de Hell-Roaring Creek, pour fumer un peu d'herbe en regardant le lent crépuscule se transformer en nuit, en écoutant la rivière gronder sur son lit rocailleux.

Au diable les scrupules : ça ne me dérangeait pas d'abuser d'une femme, de dérouler les vieux pièges éculés de la romance, ou même de la droguer pour parvenir à mes fins. Il serait toujours temps de rafistoler mes principes moraux après coup, quand la passion aurait dégénéré pour se résumer à une cigarette qu'on fume vite, un verre qu'on boit lentement et beaucoup de silence.

— Bien, et que puis-je faire pour vous ? demandai-je une nouvelle fois, main en suspens au-dessus de mon calepin.

— Je...

— Attendez un instant, l'interrompis-je en ouvrant le tiroir du bas de mon bureau pour y prendre mon magnétophone à cassette.

Je l'avais acheté à Muffin quand il m'avait fallu vendre mon très chic magnétophone à bandes Ampex. Muffin m'avait juré que ce magnétophone à cassette était *clean*, mais au début je ne l'avais pas cru.

— Vous permettez? demandai-je en appuyant sur la touche enregistrement. Ma secrétaire est partie déjeuner et n'est toujours pas revenue. J'aime garder trace de ces choses. Je vous assure que tout ce que nous dirons demeurera strictement confidentiel.

Elle hésita, puis acquiesça. Je m'abstins de lui dire que cela faisait quatre ans que ma secrétaire était partie déjeuner, et que si elle n'était pas revenue, c'était parce qu'elle s'était enfuie au bras d'un trafiquant de drogue de Portland. Ils formaient un beau couple. Ils vivaient désormais à Mazatlán, au Mexique. Elle travaillait son bronzage; il dirigeait un réseau de trafiquants.

— Par quoi dois-je commencer? demanda-t-elle avec un vibrato nerveux dans la voix.

— Pourquoi pas par vos nom et adresse? Ce genre de trucs.

— Oh, dit-elle d'un ton un peu surpris, comme si elle s'attendait à pouvoir louer mes services sans me donner son nom. D'accord. Je m'appelle Helen Duffy, et je vis chez mes parents, dit-elle d'une voix artificiellement aiguë et forte à l'intention du magnétophone.

— Écoutez, dis-je, vous pouvez parler normalement. Pas besoin de crier ou quoi que ce soit.

— Oh, je suis désolée. Ces appareils me rendent nerveuse.

— Elles rendent plein de gens nerveux, mais ne vous en souciez pas. Dites-moi juste où vous habitez. J'ai besoin de quelque chose d'un peu plus précis que "chez mes parents", d'accord?

— D'accord, murmura-t-elle avant de se blinder pour recommencer. Je m'appelle Helen Duffy...

— Un peu plus fort, s'il vous plaît.

— ... et j'habite chez mes parents, boîte 52B, Rural Route 4, Storm Lake, Iowa, code postal 50588. Je suis professeur assistante de littérature à l'université Buena Vista, à Storm Lake.

— Ce n'est pas là qu'il y a eu cette histoire de massacre ?

— Pardon ? Oh, non, c'était à Spirit Lake. MacKinlay Kantor s'en est inspiré pour écrire un roman plutôt bon.

— Ouais, dis-je. Je l'ai lu, il y a longtemps. (Elle eut l'air si surprise que j'ajoutai :) Moi aussi, je suis allé à la fac. Je n'y ai pas fait d'étincelles, mais j'y suis resté longtemps.

Je ne précisai pas que j'y étais resté jusqu'à ce que ma bourse de l'armée soit aussi épuisée que la patience des curateurs du patrimoine de mon père.

— À quelle fac êtes-vous allé ? demanda-t-elle poliment, d'une voix au timbre normalement grave, ce qui était mon but.

— Ici, à Mountain States University, au Mexico City College, à l'USC, et dans deux ou trois autres petites facs de Californie.

— Quelles étaient vos matières principales ?

— L'alcool, les filles et divers sports aquatiques, dis-je en espérant la ramener au sujet qui nous occupait.

— Oh.

— Qui souhaitez-vous que je retrouve ?

— Comment avez-vous deviné que j'étais venue vous demander de rechercher quelqu'un ?

— Facile. Vous n'êtes pas mariée, donc vous n'êtes pas venue pour un divorce. Vous ne ressemblez pas au genre de femme qui vient pour me demander d'aller saisir une voiture d'occasion ou une télévision couleurs impayée, ou pour terroriser un gars qui a des dettes de jeu, donc je suppose que vous voulez que je recherche quelqu'un. Laissez-moi deviner, dis-je en frimant. Votre sœur est venue dans l'Ouest...

— Mon frère.

— Cadet ?

— Oui.

— D'accord. Votre frère cadet est venu dans l'Ouest pour travailler cet été et...

— Il y a deux ans. Pour travailler sur sa maîtrise d'histoire. Raymond a toujours adoré l'histoire de l'Ouest, dit-elle comme si ça aussi, ça expliquait tout.

— ... et il a laissé tomber les études pour sombrer dans l'activisme politique radical ou le trafic de drogue...

— Pour finir sa recherche pour son mémoire sur la justice pénale au Far West, me corrigea-t-elle.

— ... et la famille n'a pas de nouvelles de lui depuis plusieurs mois, et vous avez profité de vos vacances d'été pour venir dans l'Ouest essayer de trouver ce qui n'allait pas.

— Depuis trois semaines. Nous... J'ai reçu une lettre il y a trois semaines.

— Trois semaines, ce n'est pas très long, dis-je en me réjouissant d'exprimer au moins une idée juste.

— Dans sa dernière lettre, il se montrait inquiet à propos de quelque chose. Il paraissait subir une sorte de stress.

— À quel sujet ?

— Il ne le disait pas, dit-elle d'un air pincé.

— Dans ce cas qu'est-ce qui vous fait dire qu'il était stressé ?

— C'est mon frère, dit-elle platement.

— Il arrive que des parents ne connaissent même pas leurs propres enfants.

— Ce n'est pas le problème, en l'occurrence.

Je me retins de dire "Bien, dans ce cas quel est le problème ?" C'était un début. Dans le manuel, il était dit qu'il fallait laisser le client parler, l'écouter attentivement en prenant beaucoup de notes, et être bien certain, au moment de parler, que ce que vous allez dire ne peut que révéler votre sagacité et votre intelligence, votre profonde compréhension des comportements humains, de manière à ce que le client

ait une confiance absolue dans vos capacités, etc., etc. Mais moi, il faut croire que je m'entêtais à appliquer une méthode différente : je faisais tituber le client sous mes rafales de traits d'esprit, je lui faisais courber l'échine sous le poids du flirt et des whiskey sours, et je le persuadais que je ne pourrais pas m'acheter de quoi manger le soir s'il ne me versait pas un acompte substantiel. Il arrivait que ça marche.



## Catalogue TOTEM

- 127 Peter Farris, *Le Diable en personne*  
126 Joe Flanagan, *Un moindre mal*  
125 Julia Glass, *La Nuit des lucioles*  
124 Trevanian, *Incident à Twenty-Mile*  
123 Thomas Savage, *Le Pouvoir du chien*  
122 Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*  
121 David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*  
120 Emily Fridlund, *Une histoire des loups*  
119 Jake Hinkson, *Sans lendemain*  
118 James Crumley, *Fausse piste*  
117 John Gierach, *Sexe, mort et pêche à la mouche*  
116 Charles Williams, *Hot Spot*  
115 Benjamin Whitmer, *Cry father*  
114 Wallace Stegner, *Une journée d'automne*  
113 William Boyle, *Tout est brisé*  
112 James Fenimore Cooper, *Les Pionniers*  
111 S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*  
110 Edward Abbey, *Désert solitaire*  
109 Henry Bromell, *Little America*  
108 Tom Robbins, *Une bien étrange attraction*  
107 Christa Faust, *Money shot*  
106 Jean Hegland, *Dans la forêt*  
105 Ross Macdonald, *L'Affaire Galton*  
104 Chris Offutt, *Kentucky Straight*  
103 Ellen Urbani, *Landfall*  
102 Edgar Allan Poe, *La Chute de la maison Usher et autres histoires*  
101 Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*  
100 David Vann, *Aquarium*  
99 *Nous le peuple*  
98 Jon Bassoff, *Corrosion*  
97 Phil Klay, *Fin de mission*

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION  
AU BERNARD (VENDÉE).